

HISTOIRE D'UNE PETITE VILLE

Chauny. — Les fabriques de produits chimiques. — Rôle et importance des francs-maçons. — Les hôpitaux et les écoles avant et après la Révolution. — Comment les bourgeois de Chauny avaient détruit, en 1432, le château fort occupé par les Anglais. — Chauny pendant la Révolution. — Le *Cul-de-sac de la Vigilance*. — Les habitants de Chauny en 1815 et 1816.

La jolie petite ville de Chauny, qui s'élève dans la riche et charmante vallée de l'Oise, doit toute sa prospérité à Saint-Gobain. Elle est traversée dans tous les sens par des canaux qui en font une Amsterdam en miniature. C'est à Chauny que se trouvent les grandes manufactures de produits chimiques qui servent non seulement à la fabrication des glaces, mais ont aujourd'hui une grande importance agricole. En 1889, la Société de Saint-Gobain occupe 3,300 ouvriers employés à la fabrication des produits chimiques ; ces ouvriers

sont répandus dans six établissements ; Chauny seul en compte 1,350. Au point de vue commercial, l'importance de ces usines dépasse même l'importance de la fabrique de glaces. Depuis dix ans, la production d'acide sulfurique a plus que doublé et se monte aujourd'hui à plus de 200,000 tonnes annuellement.

C'est au chimiste Leblanc que sont dues les découvertes qui ont amené l'extension de Chauny ; l'une des rues de la ville porte son nom ; pour rendre hommage à tous les savants auxquels la Compagnie est redevable directement ou indirectement, on a baptisé plusieurs autres rues en leur honneur. Il y a à Chauny la rue Gay-Lussac, la rue Guyton de Morveau, la rue Pelouze, le cours Lavoisier.

Ici, comme à Saint-Gobain, la Société s'est préoccupée du sort moral et matériel des ouvriers. Les secours médicaux, les remèdes leur sont délivrés gratis. Des retraites et des pensions leur sont accordées. La Compagnie a bâti une chapelle, établi un dispensaire, organisé d'excellentes écoles sous la direction de sœurs de charité qui n'ont pas encore été expulsées.

— Que pense-t-on de cette question de l'éducation religieuse ? ai-je demandé à un homme qui, après avoir rempli un poste important dans la contrée, s'est consacré maintenant à ses fleurs et à ses livres et vit dans une charmante maison datant du xviii^e siècle.

— Tous ceux qui ont du bon sens, et ils sont nombreux, sont dégoûtés des attaques contre le clergé. Ce n'est pas parmi les ouvriers que se rencontrent les éléments de trouble ; mais nous avons à Chauny des immigrants accourus de tout le département pour trouver ici du travail et que l'on n'a pas pu employer. Ils errent à l'aventure et se réfugient trop souvent au cabaret. Ce sont des éléments tout trouvés pour faire des républicains, grâce à l'action des francs-maçons.

Ce n'est pas la première fois que j'entends attribuer aux francs-maçons la direction du mouvement anti-clérical. « C'est une secte persécutrice, » me disait ici même un de mes interlocuteurs qui est très intelligent. « Ils veulent détruire la religion chrétienne, et parodient les symboles chrétiens. Leur organisation

est redoutable ; ils ne comptent pas beaucoup de fonctionnaires parmi eux, mais ils font peur aux fonctionnaires. Dans l'Aisne, le préfet lui-même est franc-maçon, et tous ses subordonnés vivent dans la crainte de l'Ordre. Les francs-maçons font et défont leurs carrières, grâce à leurs relations avec le monde officiel de Paris.

» Vous me dites qu'en Angleterre et aux États-Unis les francs-maçons sont amis des lois et comptent dans leurs rangs beaucoup d'hommes considérables ; qu'au Brésil même beaucoup de prêtres sont francs-maçons ; mais ici, en France, les francs-maçons sont des ennemis déclarés de l'Eglise, et j'ai entendu dire qu'au Mexique ils ont été les alliés actifs de Juarez contre Maximilien. Gambetta savait bien ce qu'il faisait quand il a poussé son fameux cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » il marchait d'accord avec les francs-maçons. Washington pouvait bien être franc-maçon, il y a un siècle ; mais sa franc-maçonnerie ne ressemblait pas plus à la franc-maçonnerie française d'aujourd'hui que notre

République ne ressemble à la République fondée par Washington. »

La petite ville de Chauny possédait, bien avant la Révolution, des institutions charitables et des établissements d'instruction dont l'existence et l'organisation sont très contraires à tant de légendes partout répandues. Dès le commencement du ^{xii}^e siècle, Chauny avait un hôpital dirigé par le maire et les magistrats de la ville ; cet hôpital avait reçu de nombreux legs ; détruit pendant les guerres de religion, il fut réorganisé en 1620, sous l'initiative d'une pieuse femme, Marie Dubuisson. Confisqué par les *patriotes* de 1793, l'hôpital se vit adjoindre, en 1811, un asile d'orphelins qui fut placé sous la direction des sœurs de charité. Sous le second Empire, on construisit un vaste édifice qui remplaça les vieux bâtiments de l'Hôtel-Dieu ; le nouvel hôpital reçut le nom de Sainte-Eugénie. Les autorités locales ont eu le bon sens de ne pas faire disparaître le souvenir de cet hommage à l'impératrice. Lors de la première Révolution, une telle faiblesse n'aurait pas été tolérée. La rue des Prémontrés

était devenu le *Cul-de-Sac de la Fraternité* et l'on avait baptisé de *Cul-de-Sac de la Vigilance* la rue où se trouvait le *monastère de la Sainte-Croix* fondé par Marie de Clèves, duchesse d'Orléans.

Chauny avait, sous l'ancien régime, un collège comme un hôpital, et la rue des Bons-Enfants rappelle encore le souvenir des « bons enfans escoliers ». Le collège, restauré sous Louis XV, fut confisqué comme l'hôpital par les Terroristes.

Dans chaque paroisse de la ville, on comptait une école avant 1789. Le maître, en dehors des écoliers payants, devait élever huit enfants pauvres désignés par le maire. C'est pour les enfants pauvres également qu'Antoine Bouzief d'Estouilly, noble et prêtre, docteur en Sorbonne, chanoine de la collégiale de Saint-Quentin, avait fondé à Chauny, en 1713, deux bourses qui ont résisté à toutes les révolutions. Ces bourses étaient destinées à venir en aide « aux plus pauvres » de ceux qui pourraient concourir avec succès pour leur obtention. Les bénéficiaires devaient en jouir pendant huit

ans, après leur entrée en troisième; la fondation devait leur permettre de servir l'Eglise comme ecclésiastiques, ou l'État comme fonctionnaires.

Comment les fonds versés par l'abbé Bouzier purent-ils échapper aux griffes des révolutionnaires? Ce qui est certain, c'est qu'en 1871 ils existaient encore, et qu'ils avaient été assez bien administrés pour qu'on pût, sur leurs revenus, créer une troisième bourse. L'exemple de l'abbé Bouzier a été suivi récemment par une M^{me} Lacroix de Sinceny qui a fondé à perpétuité, en souvenir de son fils qui était adoré dans le pays, une série de prix pour être distribués entre les élèves des écoles communales du canton de Chauny et les élèves des écoles créées par la Société de Saint-Gobain.

M^{me} Lacroix a aussi créé quatre bourses pleines à l'École des Arts et Industries de Châlons-sur-Marne. Ne peuvent concourir pour ces bourses que les fils de travailleurs, domestiques de campagne, laboureurs, employés agricoles ou industriels, domiciliés dans le canton de Chauny et dont les revenus ou les gages ne dépassent pas 2,000 francs.

Mais M^{me} Lacroix ayant déclaré que les curés de Notre-Dame et de Saint-Martin devaient faire partie d'office du comité chargé d'administrer sa fondation, il est probable que le gouvernement trouvera le moyen de faire rayer les curés de ce comité. La République française est logique et ne peut permettre aux ecclésiastiques de faire partie des comités d'instruction.

Chauny est une ville très ancienne qui remonte, pour le moins, à Charlemagne; mais si elle a une très intéressante histoire, elle n'en a gardé que peu de traces dans ses monuments. Pendant les guerres du xv^e et du xvi^e siècle la vieille cité a été si souvent prise et reprise que la plupart de ses édifices ont été détruits. En 1432, les Anglais y étaient les maîtres; le duc d'Orléans, de l'apanage duquel Chauny dépendait, était prisonnier en Angleterre et Messire Collard de Mailly avait accepté de tenir la place pour le compte des conquérants. Les bons bourgeois de Chauny, qui se souvenaient des privilèges que leur avait jadis accordés le roi Philippe-Auguste, goûtaient fort peu cet

état de choses. Ils décidèrent de s'emparer de la forteresse occupée par les Anglais et de la détruire. Monstrelet nous raconte tout cet incident, avec beaucoup de vie, dans ses *Chroniques* et si j'en parle, c'est qu'à mon avis les bourgeois de Chauny renversant le château fort tenu par les Anglais, en 1432, sont bien supérieurs aux héros de la Bastille, massacrant les défenseurs de la place, en 1789.

Or donc Jean et Mathieu de Longueval, Pierre Piat et autres notables de la bonne ville de Chauny se lièrent par serment et résolurent de s'emparer de la forteresse pour la démolir. Ils prirent occasion d'un jour où le Sire de Mailly et son frère étaient descendus vers la ville pour y prendre plaisir, et s'emparèrent sans difficulté des portes du château. Les bourgeois qui étaient dans le complot se hâtèrent de prendre les armes à un signal convenu, et avant que MM. de Mailly eussent eu le temps de se décider à rien, la forteresse était occupée par une troupe nombreuse d'hommes résolus.

Pour lors, on envoya aux deux chevaliers restés dans la ville des délégués qui leur

déclarèrent que, tout ayant été fait pour la paix et la prospérité de la ville, aucun mal ne leur adviendrait.

Messires de Mailly firent contre mauvaise fortune bon cœur ; ils s'installèrent avec leurs amis dans un des hôtels de la cité, où tout ce qu'ils possédaient leur fut apporté, et peu après ils se décidèrent à quitter la place.

Cependant les bons bourgeois de Chauny s'étant mis à l'œuvre, hommes, femmes et enfants, la forteresse fut détruite en peu de jours et ramenée au niveau du sol. Elle ne fut jamais reconstruite.

En 1557, Chauny fut occupé par les Espagnols ; cinq ans plus tard, par Condé et les Huguenots. La ville fut une des premières à reconnaître Henri IV, et, pendant le siège de La Fère, la belle Gabrielle vint s'installer à Chauny pour tenir compagnie au Vert Galant.

Au siècle suivant Chauny fut disputé entre les troupes françaises et les Impériaux. En 1652, la ville se rendit aux Espagnols après une défense courte, mais acharnée. Les vainqueurs

s'engagèrent à maintenir les bourgeois dans tous leurs biens, droits et privilèges.

Le maire Claude le Coulteux fut anobli par Louis XIV pour sa belle conduite et l'on raconte que le curé de Saint-Martin, lui-même, avait pris part à la lutte, combattant sur les remparts et pointant le canon contre l'ennemi.

Vint la Révolution. Bien que Chauny ne compte pas 4,000 habitants, les Terroristes trouvèrent le moyen d'y faire parler d'eux. Ils firent de Notre-Dame une fabrique de salpêtre, volèrent les cloches des églises, chassèrent les sœurs de charité, détruisirent les hôpitaux, firent arrêter les meilleurs citoyens et conduisirent à la guillotine, par leurs dénonciations, le comte d'Estaing, ce brave amiral qui avait contribué avec Rochambeau à l'indépendance des États-Unis. Comme on demandait son nom à ce vaillant marin, il se contenta de répondre : « Coupez ma tête, envoyez-la à la flotte anglaise, on saura vous dire comment je m'appelle. » De juin 1793 à mars 1795, la *Société populaire*, organisée à Chauny par des émissaires parisiens, tyrannisa la ville de la manière

la plus odieuse sous la direction d'un certain Pierre Gogois, auteur de chants patriotiques adressés « aux brigands couronnés qui veulent rétablir l'odieuse monarchie au moyen de leurs hordes anthropophages ». Les bons bourgeois de Chauny sortirent de la tourmente révolutionnaire bien moins disposés, sans doute, à lutter pour leurs droits que ne l'avaient été leurs ancêtres. Car, en 1815, ils firent une souscription pour offrir une médaille d'or au commandant prussien, le colonel von Beulwitz : « A. M. von Beulwitz, la cité de Chauny reconnaissante. » Ce qui semble prouver qu'à la fin de l'ère napoléonienne, la France était fatiguée de la révolution et de ses conséquences. En 1816, les habitants de Chauny tinrent, sous la présidence de leur maire, une grande réunion dans laquelle ils déclarèrent qu'« en fait et de leur propre volonté, ils n'avaient jamais adopté les principes impies et séditieux introduits en France par une minorité factieuse, et qu'ils regardaient la mort du roi très chrétien Louis XVI comme le plus exécrationnable de tous les crimes ».